

2- RESISTANCE EN MILIEU RURAL

Unverre le 4 septembre 2018

Quel contexte en milieu rural durant l'Occupation ?

L'exode a marqué profondément les populations des campagnes.

Beaucoup ont été obligés de laisser les animaux en liberté, ne pouvant les emmener sur les routes encombrées de juin 1940. Quelques anciens sont restés malgré tout mais que pouvaient-ils faire dans les exploitations désertées par les forces vives ?

Au retour, après un pénible et inutile voyage, combien ont constaté que la maison avait été forcée voire pillée par les flots de réfugiés affamés, et quelquefois par des voisins peu scrupuleux...

Il était facile de mettre ces pillages sur le dos des Allemands mais personne ne croyait vraiment que des soldats puissent partir avec l'horloge ou la table de nuit...

Après l'exode, le monde rural souhaite véritablement le retour au calme et apprend les nouvelles règles dictées par l'occupant.

Pétain est à la tête du pays et le souvenir de 14-18 est toujours présent dans les campagnes où le monument aux morts aligne la longue liste de ceux qui n'en sont pas revenus. Par cette association entre la grande guerre et Philippe Pétain, on constate une relative adhésion du monde de la Terre à l'Etat Français.

La collaboration n'est pas encore clairement visible.

Quels sont les faits qui vont modifier l'état d'esprit des ruraux ?

Beaucoup espéraient le retour des milliers de prisonniers euréliens car le travail en pâtissait à la ferme. Plusieurs systèmes avaient échoué lorsqu'en Février 43 Vichy créa le STO qui vit partir en Allemagne plus de 5000 jeunes du département c'est-à-dire la deuxième génération, celle des fils après celle des pères !

Quant à la production agricole, elle s'effondre : en 1941 elle n'atteint pas la moitié de celle de 1938. Le blé est à moins 25% comme l'orge, et avec des rendements ridicules de 15 quintaux à l'hectare. C'est moins 50% pour le fourrage lequel est absolument vital pour les chevaux, seule force de traction disponible.

Les Allemands sont conscients de cette pénurie qui s'installe mais ce n'est pas le sort des populations locales qui les préoccupent.

Ce qui leur importe, c'est le volume des ressources agricoles qui doivent partir en Allemagne, la réquisition est devenue la règle.

Chaque exploitation est recensée et des quotas de production et de réquisition sont fixés par les autorités françaises. La campagne va travailler pour l'Occupant.

Les prix sont fixés par les Allemands et Vichy, ils ne sont pas négociables et gare à celui qui ne fournit pas ses quantités à l'échéance.

Pour répondre au besoin de main d'œuvre, les Allemands décident de libérer des milliers de prisonniers de guerre ruraux dès lors qu'ils sont exploitants de terres ou forêts de plus de 20 hectares. Les jeunes ruraux employés en ferme sont souvent exemptés du STO.

Le Préfet Pierre LEBAUBE reconnaît que la pression allemande est forte pour obtenir des productions plus élevées et il fait de cet objectif la priorité de son action répressive contre les récalcitrants puis contre les résistants qui sabotent les trains partant en Allemagne chargés de denrées agricoles.

Le système de la réquisition paraît être un moindre mal pour les très grosses exploitations qui sont assurées d'écouler leur production fût-elle dirigée en Allemagne. Les Allemands paient mal mais ils paient, d'ailleurs avec l'argent que la France leur donne ; rappelons qu'il s'agit de 400 millions de francs par jour.

Les conditions d'exploitation agricole s'aggravent encore plus

Pour les cultivateurs c'est un drame de voir ainsi la terre mal exploitée. La terre est là pour produire et nourrir mais on manque de tout.

Il devient très difficile d'obtenir des semences ou de l'essence pour les machines agricoles. Il n'y a plus de pneus pour remplacer ceux des carioles car les importations de caoutchouc d'extrême orient sont bloquées par la guerre maritime que se livrent anglais et allemands.

Il faut protéger les animaux de trait et tenter de les soustraire à la réquisition obligatoire. Quelques vétérinaires liés à la résistance comme Jean Renaudon de La Loupe fourniront de faux certificats de maladie animale pour éviter le pillage allemand.

Les champs, les haies, les mares ne sont plus entretenus faute de main d'œuvre et de moyens techniques, le territoire se dégrade.

Dans les grosses exploitations de plusieurs centaines d'hectares, l'occupant exerce un contrôle féroce mais accepte aussi de donner les moyens de travailler car la production partira en Allemagne.

Dans les petites fermes - nombreuses sont celles d'une vingtaine d'hectares - , c'est la débrouille qui prévaut. L'entraide familiale joue à plein pour les travaux des champs qui sont assurés par les femmes, les enfants et les anciens.

Progressivement l'état d'esprit change dans les campagnes

Même si on arrive toujours à nourrir la famille avec le jardin et la basse-cour, même si quelques-uns trouvent des revenus d'appoint avec le troc (des centaines de parisiens fréquentent chaque jour la gare de Toury pour s'approvisionner) on sent que quelque chose est entrain de changer en 1943.

Certes, la majorité de la population reste neutre et attentiste, espérant des jours meilleurs que ceux de l'occupation allemande. Mais Pétain et surtout Laval ont déçu cette majorité silencieuse et résignée.

Sans aller jusqu'à s'engager dans une contestation ouverte de l'occupant, beaucoup deviennent disponibles pour aider et être solidaire.

Lorsqu'il dirige une exploitation, le cultivateur n'aime pas être encadré et surveillé par le Contrôle Economique. Ces contraintes lui pèsent et il est forcé d'obéir à des consignes qu'il n'approuve pas.

Alors, et c'est le premier stade de la contestation, il accepte de recevoir à la ferme des jeunes gens de la famille ou des amis qui viennent y travailler pour éviter le STO.

La démarche est personnelle et individuelle. Ces jeunes gens venant parfois de départements lointains, n'ont aucunement l'intention d'entrer en résistance. D'ailleurs ils ignorent tout de cela. Ils viennent se cacher à titre personnel sans autre objectif.

Ils seront des centaines dans les fermes d'Eure et Loir et le plus étrange, c'est que les Allemands n'ignorent pas cela, mais la priorité est de faire travailler la campagne pour nourrir l'Allemagne. Ils ferment donc les yeux sur cet afflux d'inconnus.

La Feldgendarmerie qui double les gendarmes français surveille toutefois si il y a des débordements patriotiques. Les jeunes gens sont reclus , les bals et les fêtes interdites comme toute manifestation patriotique le 14 juillet ou le 11 novembre.

Cela n'empêchera pas Maurice Pécoul, directeur de la Coop de la Ferté Vidame d'organiser un rassemblement d'animaux avec leurs propriétaires le 14 juillet 44 sous le nez de la Kommandantur.

La ferme devient le terreau de la Résistance naissante

La solidarité séculaire en milieu paysan face aux difficultés s'est donc d'abord exercée vis-à-vis de la famille, puis des amis, puis des voisins.

Un très petit nombre de cultivateurs va aller au-delà et s'engager un peu plus.

De petits groupes de jeunes gens se sont constitués pour « faire quelque chose pour le pays ». Il ne s'agit plus de s'assurer une sécurité personnelle mais d'agir ensemble pour convaincre autour de soi de la nécessité de combattre l'occupant et le régime de Vichy.

Ces jeunes hommes sont volontaires pour agir, mais ils n'ont aucune expérience militaire et sont souvent exaltés par l'aventure. Cela se comprend pour des jeunes qui voient leur avenir bouché dans une société fermée et craintive.

Il faut les encadrer et c'est le rôle de quelques hommes plus âgés qui ont connu la grande guerre ou qui ont fait leur service militaire sans pour autant avoir été mobilisés en 40. Parmi eux, il y a des cultivateurs, des éleveurs, des fermiers mais aussi des commerçants, des industriels, des instituteurs et quelques intellectuels.

Ainsi Jules DIVERS qui dirige un groupe de 250 hommes répartis sur 54 communes autour de la distillerie de Clévilliers, va placer les recrues dans des fermes amies. Elles seront en observation plusieurs mois sous la responsabilité des fermiers pour tester leur comportement. Boivent-ils ? Parlent-ils trop ? sont-ils honnêtes et courageux, etc...Après cette période certains entreront dans les groupes de résistants ; 3 sur 10 candidats seulement...

Ceux qui les hébergent ne sont pas des combattants mais ils prennent des risques en cas d'arrestation et de dénonciation.

La ferme est donc la première étape dans l'engagement résistant.

Parachutages, caches d'armes, hébergements se multiplient

Les recrues affluent dans les groupes de résistants. Il faut les nourrir, les déplacer, les héberger et les former. Les fermes sont encore sollicitées et tout un réseau se constitue autour du groupe.

Les uns hébergent et nourrissent, d'autres assurent le toit pour des réunions clandestines. D'autres fournissent des renseignements sur les troupes qui passent, sur les délateurs et les traîtres, sur la milice, etc...

Plusieurs vont plus loin encore comme Mr Chiffard à Ménainville proche de Digny, qui prête cheval et carriole pour réceptionner les parachutages d'armes et qui va jusqu'à stocker ces armes dans un bâtiment de la ferme. Ce sera le cas de plusieurs dizaines de cultivateurs dans les zones agricoles du département, comme chez Le Noc à la Chapelle Fortin ou chez Marie aux Mittereaux.

A Morvilliers dans la ferme Thibault, c'est un repère de résistants : cache d'armes et d'uniformes, diffusion de tracts, réception de parachutages, etc... Cela vaudra 47 jours de prison à Chartres pour le père Thibault, dénoncé mais qui s'en tire bien car les caches n'ont pas été découvertes par la Gestapo. Plus tard, sa ferme sera incendiée entièrement par les SS en aout 44 et trois jeunes maquisards fusillés, quelques jours avant la libération du village.

A Vovette, « Papa Paulmier » un cultivateur va cacher les résistants évadés du camp de VOVES en 1942, puis organisera une grande évasion du même camp en mai 44 avec une quarantaine d'évadés. Son fils entré au maquis sera tué au combat en avril 45.

A Thivars, le père Segouin autre cultivateur, participera au soutien des groupes de réfractaires et de résistants. Il guidera les troupes américaines lors de la Libération.

Ailleurs c'est par les renseignements que d'autres peuvent agir : à la gare de Marville-Saint Sauveur, les trains chargés de blé en partance pour l'Allemagne sont trafiqués par des cheminots avertis par les paysans. Les wagons sont percés au sol ainsi que les sacs et les cahots du train feront s'écouler le grain au long du parcours.

Il n'y a pas de combattants directs parmi ces fermiers. Cela n'est pas possible car ils ne peuvent prendre la clandestinité totale et quitter l'exploitation, la famille, les animaux.

Certains prennent de gros risques comme lors d'un contrôle de la Gestapo à la ferme Cherouvrier de Tremblay le Vicomte : des résistants sont en train de préparer leurs armes dans un bâtiment au fond de la cour. Les soldats ouvrent les portes et négligent celle du réduit où cela se passe. Si la porte avait été ouverte, la famille aurait été fusillée.

Mais leur appui est indispensable pour les combattants et aussi pour les filières d'évasion comme celles de récupération d'aviateurs alliés tombés dans la campagne beauceronne ou dans le Perche. Tout un réseau d'étapes se constitue dans ces fermes pour permettre aux aviateurs de rejoindre Londres via l'Espagne ou la Bretagne.

Il y a ainsi des dizaines de complicités du milieu rural, citons encore :

Parachutages : ferme de Mr Tourne La Pommeraie/La ferté vidame, Le Plessis/ Digny, Chateaudun/Abel Méret

Labourage du terrain : Daniel Cogneau (Chateaudun)

Ferme de Fernand Thierrée à Crucey qui prête deux ouvriers agricoles pour le maquis de Crucey et qui les récupère le temps des moissons...

Cache d'armes : Jean Gallet à Allonnes, ferme de Le Toupin à Cocherel, ferme du château/Esnault à Digny

Nourriture : ferme Guyot St Hilaire des noyers /Plainville, ferme Lefol La Couvertière /maquis Crucey, ferme Bonnard à Neuville les Bois

Voici un bref panorama de l'implication des cultivateurs et éleveurs du département principalement à partir de 1943 et jusqu'à la libération. Leur histoire modeste n'a pas encore la place qu'elle mérite dans la grande Histoire mais sans ceux-là, certes peu nombreux, la Résistance n'aurait pu tenir longtemps face à des forces allemandes bien plus importantes et disposant de l'appui des collaborateurs de tout poil.